

Une explication marxiste des crises du capitalisme

Constantin Lopez

1. <https://www.liberation.fr/france/2013/07/14/hollande-la-reprise-economique-est-la_918182>.

Conférence prononcée aux universités d'été du PCF, cette piqûre de rappel des analyses marxistes des crises du capitalisme éclaire les luttes sur les contradictions de ce dernier autant que sur les leviers concrets d'une réelle sortie de crise.



est la crise». L'expression, galvaudée, est rentrée dans toutes les bouches, à tel point qu'elle semble ne plus vouloir dire grand-chose.

Forçons un peu le trait, et faisons-nous l'espace d'un instant l'avocat du diable. Nous sommes dans une période de reprise : c'est François Hollande qui l'a dit, le premier, le 14 juillet 2013, dans des propos rapportés par l'AFP¹. Il s'était certes un peu avancé, mais il avait en partie raison : la France retrouve en 2013 son niveau de PIB d'avant crise. En 2017, la croissance du PIB en France a atteint 1,9 %. En 2018, elle devrait atteindre environ 2,1 %.

Pourtant, il y a un problème dans ce constat : il ne « colle pas » au vécu de la majorité de la population française. Les grands mots économiques et sociaux qui frappent le pays semblent toujours présents : chômage, désindustrialisation, précarité, accroissement des inégalités, désertification des territoires exclus du processus de métropolisation... Ces maux ne datent pas d'hier, et remontent pour certains aux années 1970. Ils n'ont cessé de s'aggraver depuis.

Il semble donc qu'il faille distinguer deux niveaux dans la crise :

- **La crise comme moment, ponctuel, au cours duquel s'opère un basculement. C'est une manifestation brusque et intense, de durée limitée :** un « Ensemble des phénomènes pathologiques se manifestant de façon brusque et intense, mais pendant une période limitée, et laissant prévoir un changement généralement décisif, en bien ou en mal, dans l'évolution d'une maladie. » (TLF)

- **La crise comme période, plus ou moins longue, de difficultés :** « Situation de trouble, due à une rupture d'équilibre et dont l'issue est déterminante pour

l'individu ou la société et, *p. méton.*, période ainsi caractérisée. » (TLF)

Le mystère que nous mentionnions en accroche commence à s'éclaircir un peu : il peut y avoir un moment de crise (conjoncturelle) dans une période de crise plus durable, où s'accumulent les difficultés. Mais ces deux niveaux ne sont-ils pas interdépendants ? Ne peut-on pas imaginer qu'ils ont des causes similaires ? Pour articuler ces deux niveaux, il est nécessaire d'adopter une approche dialectique, c'est-à-dire qui intègre les interactions complexes des phénomènes économiques, sociaux et politiques et qui permette de penser le mouvement historique. C'est ce qu'a cherché à faire Marx dans son analyse des crises économiques.

Intéressons-nous maintenant à l'étymologie du mot « crise ». D'après le Littré, ce terme est issu du grec *krisis* (séparation, jugement), le mot crise renvoie à l'idée d'embranchement, à un moment où un choix doit s'opérer. Notons que le mot « crise » est apparenté étymologiquement à la critique. L'étude critique que Marx fait du capitalisme vise à révéler ses lois internes, et balise le champ des possibles pour ouvrir la voie à la transformation sociale, à des choix de société permettant de mettre fin aux impasses de ce mode de production. Mais elle permet également de penser les transformations historiques du capitalisme, et notamment ses divers stades.

Quelles sont les causes des crises du capitalisme identifiées par Marx ?

Nous présenterons dans un premier temps la façon dont Marx « décortique » le mode de production capitaliste, procède à une analyse de ses éléments simples, pour définir son *essence* (I). Nous nous

arrêterons plus précisément sur l'**analyse qu'il fait du capital et comment il étudie sa composition**. Cela permet de penser le capitalisme comme un système, doté d'une structure spécifique et se régulant par le biais d'un régulateur central: le taux de profit (II). Les lois internes du capitalisme conduisent à des crises périodiques, qu'on peut expliquer à partir de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, qui montre comment le **mouvement d'accumulation du capital tend à faire baisser le taux de profit au cours du temps** en dépit de contre-tendances s'opposant à cette baisse (III). Nous terminerons en montrant l'intérêt de cette approche pour la compréhension des **cycles économiques**, qui peuvent être reliés aux mouvements d'accumulation et de dévalorisation du capital, donnant un sens à l'évolution historique du capitalisme et notamment à ses divers **stades** (IV).

L'exposé qui suit correspond à une approche néo-marxiste particulière: celle de «l'école de la régulation systémique» développée par Paul Boccara et la commission économique du PCF. Insistons sur ce point: il ne s'agit pas ici de récapituler uniquement ce qu'a pu dire Marx dans le Livre III du *Capital*, de faire de la marxologie, mais d'exposer une lecture particulière qui a donné lieu à des élaborations théoriques complémentaires, en tenant compte:

- Des évolutions du capitalisme postérieures à la mort de Marx.
 - Des développements «utiles» de la science économique de fin XIX^e et XX^e siècle (sur les cycles économiques, les théories des crises).
 - Du développement de la pensée systémique, nourrie notamment par les progrès de la cybernétique après la Seconde Guerre mondiale.
- Il s'agit d'un éclairage destiné à être utile aux luttes, et donnant des perspectives concrètes pour l'action politique.

L'essence du capitalisme: le règne absolu de la marchandise

Le capitalisme est le mode de production qui a poussé le plus loin la logique marchande. Il consacre les rapports marchands dans tous les domaines. Pour définir le capitalisme, il faut en premier lieu préciser les caractéristiques de la production marchande et montrer en quoi le capitalisme «radicalise» la domination de la marchandise en l'étendant à des domaines jusque-là exclus du marché: ce que Polanyi appelle les «marchandises fictives» (force de travail, terre, monnaie).

La marchandise et la production marchande simple

Il existe une différence fondamentale entre l'économie naturelle (ou primitive) et l'économie marchande. Dans une économie naturelle, les producteurs produisent des objets destinés à satisfaire leurs propres besoins. Par exemple, un agriculteur réalisera lui-même une partie des outils grâce auxquels il travaille la terre, et consommera l'essentiel de sa production (autoconsommation). En revanche, dans une économie marchande, les producteurs réalisent des produits qui doivent être échangés afin d'acquiescer d'autres produits destinés à répondre aux besoins de celui qui les acquiesce. Par exemple, un forgeron de

la fin du Moyen Âge devra, pour se nourrir, écouler les outils qu'il a forgés sur le marché.

C'est pourquoi Marx, reprenant Aristote, distingue **valeur d'usage** et **valeur d'échange**:

- La production naturelle est organisée autour de la production de **valeurs d'usage**, qui *répondent directement aux besoins subjectifs des producteurs-consommateurs*. Les échanges entre producteurs se font sous la forme d'échange de travaux.

- La production marchande doit être vendue sur le marché, sur lequel se révèle sa **valeur d'échange** (son prix, qu'on peut exprimer par rapport à d'autres marchandises ou en monnaie). *La production et la consommation sont séparées*. Les échanges entre producteurs se font sous la forme d'échange de marchandises.

- Mais l'échange marchand pose un autre problème, qui est la *définition de ce qui est commun entre les marchandises*, et permet un échange entre équivalents. Marx montre que ce qui est commun aux marchandises, c'est qu'elles ont nécessité une certaine dépense de travail pour être produites. Pour chaque marchandise, il y a un travail concret, spécifique.

Comme, au niveau du marché, la concurrence entre producteurs favorise les producteurs les plus efficaces et élimine les autres, **le temps de travail consacré à la réalisation d'une marchandise va tendre vers un temps de travail moyen socialement nécessaire à sa production: c'est ce qu'on appelle la valeur**. La *valeur d'échange* fluctue autour de la valeur, et révèle la contradiction entre *valeur* et *valeur d'usage*.

La production marchande simple est résumée par la formule M-A-M': une marchandise est produite, elle est échangée contre de l'argent lui-même échangé contre de nouvelles marchandises destinées à satisfaire un besoin.

La production marchande simple a pour finalité l'échange. Ce faisant, elle recèle en elle des contradictions qui vont aller en s'approfondissant dans l'économie capitaliste. Notamment:

- la spécialisation permet d'accroître la **division sociale du travail**. Par conséquent, **l'interdépendance** de fait se développe dans un contexte où **les producteurs atomisés restent séparés**, cette indépendance étant consacrée juridiquement par la propriété privée des moyens de production et des produits.
- L'échange des produits masque l'échange des travaux: c'est le «**fétichisme de la marchandise**» qui fait passer les rapports des hommes entre eux pour des rapports des choses entre elles.

CONCLUSION: la généralisation de la production marchande peut conduire à un problème de coordination à l'échelle macro-économique. Une contradiction se fait jour entre travail privé et travail social: les travailleurs privés, atomisés, ont travaillé en vain tant qu'ils n'ont pas réussi à faire valider socialement leur production sur le marché. On identifie ici une première source de blocage possible: la production et les besoins concrets ne coïncident pas, la production ne peut être écoulee: c'est la crise.

De la production marchande simple à la production marchande capitaliste

La production marchande simple est antérieure à la production marchande capitaliste :

– Sur le plan logique (penser la production marchande simple aide à penser le mode de production capitaliste).

– Mais aussi dans la réalité telle qu'on l'observe (réalité phénoménale) : Marx montre que le développement de la production marchande simple a précédé l'apparition du capitalisme, dont il situe les prémisses au début du $xvii^e$ siècle.

Ce qui est nouveau dans la production marchande capitaliste, c'est que l'échange devient le moyen d'une accumulation d'argent, dont la possession devient un but en soi. On passe de la formule M-A-M' à la **formule générale du capital A-M-A'** : l'argent devient le moyen et l'objectif final de l'accumulation.

Là où le capitalisme radicalise la production marchande simple, c'est qu'il va jusqu'à **transformer la force de travail en marchandise**. Le développement de la production marchande simple a consacré la séparation entre producteurs. La figure de l'artisan, propriétaire de ses moyens de production et travaillant à son propre compte, a été remplacée par celle du capitaliste, propriétaire des moyens de production, acquéreur de force de travail sur le marché du travail. Un capitaliste industriel achète sur le marché des moyens de production matériels ET du travail vivant en le rémunérant à la valeur de sa force de travail.

On ne peut terminer cette partie sans dire un mot à propos de la **monnaie**. Le développement des échanges ne peut se faire que si une « marchandise spéciale » sert d'intermédiaire entre toutes. Cette marchandise doit servir d'intermédiaire des échanges, d'unité de compte, mais aussi de réserve de valeur. Par exemple, si je suis un producteur de blé, et que je vends ma récolte à un producteur de fraises en échange de fraises, il m'est :

– Difficile de déterminer combien de kilos de fraises vaut une tonne de blé : la valeur des fraises fluctue en fonction des saisons, de la qualité et de la variété, etc. (unité de compte mal appropriée).

– Si je ne souhaite pas consommer toutes les fraises, il me faudra les échanger très rapidement, avant qu'elles ne pourrissent (pas une réserve de valeur).

– Si les fraises ne sont pas acceptées comme moyen de paiement à cause de tous ces inconvénients, elles ne peuvent servir d'intermédiaire des échanges.

La monnaie remplit ces trois fonctions. Elle facilite le développement des échanges mais porte aussi en elle des germes d'instabilité : elle peut être soustraite à la circulation, thésaurisée, ou créée *ex nihilo* (crédit bancaire).

CONCLUSION : *Le capitalisme consacre le règne de la marchandise dans tous les domaines en l'étendant à la force de travail et à la monnaie (mais aussi à la terre...). En déconnectant la production des besoins immédiats, et en lui donnant pour but l'accumulation d'argent, il permet un développement inédit des forces productives, mais accroît aussi démesurément le risque d'inadéquation entre*

production de valeurs d'échange et besoins concrets. La satisfaction des besoins de consommation des travailleurs notamment devient, du point de vue des capitalistes, des entraves à l'accumulation. Cela pose problème : comment écouler des marchandises si les consommateurs auxquels elles sont destinées n'ont pas les moyens de les acheter ? L'antagonisme social entre prolétaires et capitalistes crée sur le plan économique des tendances à la surproduction de marchandises et à la sous-consommation des masses, sources potentielles de crises. Ce problème est redoublé par le rôle central joué par la monnaie, qui permet la thésaurisation (fuite de monnaie hors du circuit économique) et le crédit bancaire (injection de monnaie créée ex nihilo dans le circuit économique). Cela accroît le risque de sous-consommation et de surinvestissement : surproduction de marchandises relativement à la demande solvable.

TRANSITION : *Avant même de rentrer dans les complexités liées à la baisse tendancielle du taux de profit, on voit que le capitalisme dans son essence prête le flanc aux crises :*

- *Crises liées aux échecs de la coordination marchande (« l'anarchie du marché »).*

- *Crises liées à la surproduction couplée à la sous-consommation des masses exploitées.*

Le mode de production capitaliste : un système économique régulé par le taux de profit

Le capitalisme comme système

Mais il faut aller plus loin que les explications sous-consommationnistes pour percer à jour les secrets des crises du capitalisme. Depuis les années 1970, on a bien vu que les seuls remèdes keynésiens axés sur la demande étaient insuffisants pour garantir le bon fonctionnement du capitalisme. De même, l'encadrement du capitalisme mis en œuvre après la seconde guerre mondiale (Commissariat au Plan) a en partie supprimé l'anarchie du marché, sans que cela empêche le capitalisme de rentrer dans une crise profonde dès la fin des années 1960. Il faut donc aller plus loin dans notre explication.

Le mode de production capitaliste peut être pensé comme un système. Appliquée à l'histoire, la pensée matérialiste et dialectique de Marx met au jour des structures (sociales, économiques et politiques), leur mode de fonctionnement, les opérations *via* lesquelles elles se régulent, sans pour autant renoncer à expliquer les changements et les évolutions de long terme. Dans ce sens, on peut dire que le matérialisme dialectique de Marx annonce la systémique, qui cherche à rendre compte des effets des interactions complexes entre éléments d'une structure parcourus par une opération dont le mécanisme et le rythme sont soumis à une régulation endogène. C'est une pensée qui va au-delà des approches uniquement centrées sur la structure, qui nient les possibilités d'évolution historique.

Pour prendre un exemple simple de ce qu'est un système, on peut prendre le cas d'un radiateur avec un thermostat. Opération : chauffer. La régulation se fait par le thermostat *via* la mesure du régulateur : la température. Quand la température < 18, ça chauffe, sinon, ça s'arrête. Ici, le système considéré (le capitalisme) est un brin plus complexe puisque la structure elle-même est amenée à se transformer au cours du processus (ce qui n'est pas le cas avec un radiateur).

Dans le cas du capitalisme, on a :

- Une **structure** marquée notamment par 1) l'antagonisme entre capital et travail, avec la séparation de la propriété des moyens de production de ceux qui les emploient pour produire, 2) la séparation de la production et de la consommation, 3) une division sociale du travail créant une interdépendance entre des producteurs formellement indépendants, etc.

- Une **opération** qui est l'accumulation du capital, qui passe par l'exploitation du travail, permettant l'accumulation élargie *via* la transformation de fractions de la plus-value en moyens de production matériels.

- Un **régulateur central** qui est le taux de profit.

Marx insiste sur la différence entre la **valeur d'usage de la force de travail et sa valeur/valeur d'échange**. En effet, la force de travail est la seule marchandise dont la valeur d'usage consiste à créer plus de valeur que la valeur d'échange nécessaire à son acquisition. En gros, c'est la seule marchandise qui coûte moins cher que ce qu'elle rapporte. Le prix d'acquisition de la force de travail (le salaire) est déterminé par la valeur de la reproduction de la force de travail, qu'on peut estimer en temps de travail. Le capitaliste fait travailler le salarié plus longtemps que le temps de travail nécessaire à la reproduction de sa force de travail. La différence entre le temps de travail total (TTT = la journée de travail) et le temps de travail moyen, socialement nécessaire à la reproduction de la force de travail (TTSN) est le surtravail. Le surtravail génère de la valeur : c'est la plus-value captée par les capitalistes. Cette plus-value est soit consommée par les capitalistes, soit réinvestie pour permettre la reproduction élargie du capital (= augmentation du stock de capital). L'«astuce» des capitalistes pour accumuler le capital est donc d'exploiter le plus possible les travailleurs salariés.

L'exploitation des travailleurs salariés (les prolétaires) par les capitalistes dans le cadre d'un mode de production qui fait de l'accumulation d'argent une fin en soi a un caractère ambivalent :

- Elle autorise un développement inédit des forces productives.

- Elle est à l'origine d'un antagonisme (opposition dynamique et irréductible) entre le prolétariat et la bourgeoisie.

L'objectif pour les capitalistes est d'obtenir un maximum d'argent (A') à partir d'une quantité d'argent investie la plus faible possible (A). C'est le ratio A'/A anticipé qui guide les décisions d'investissement des capitalistes. Étant donné que la force de travail est la seule marchandise qui crée une valeur supérieure à sa valeur, la maximisation de l'exploitation des travailleurs devient un moyen pour les capitalistes de maximiser leur taux de profit. On peut exprimer

le **taux d'exploitation** en temps : surtravail/TTSN ou en valeur : PI/V ($PI = A' - A$, A correspondant au montant des salaires versé). L'objectif des capitalistes est d'accroître au maximum le taux d'exploitation pour maximiser le taux de profit $(A' - A)/A$.

CONCLUSION : *Le capitalisme peut être vu comme un système doté :*

- d'une structure (rapports de propriété et rapports de production marqués par l'antagonisme capital-travail,

- traversé par une opération (l'accumulation du capital)...

- ... régulée par le taux de profit.

Si les crises économiques du capitalisme sont liées à l'opération économique qui s'y déroule, on doit pouvoir les observer au niveau des mouvements du régulateur central (le taux de profit = « la température dans le radiateur ») qui détermine la vitesse à laquelle s'effectue l'accumulation.

Anatomie du taux de profit

Le taux de profit (réel et anticipé) est le régulateur central du capitalisme, il détermine la vitesse de l'accumulation. Si le taux de profit anticipé est élevé, les capitalistes investissent massivement. Sinon, ils n'investissent pas. Quand le taux de profit devient proche de 0 % voire négatif, on peut même assister à une destruction de capital (désaccumulation).

Qu'est-ce qui détermine le montant du taux de profit et son évolution ? Pour le comprendre, il faut plonger dans les entrailles du capital et s'intéresser à sa composition. Que faut-il pour produire ?

Des moyens de production matériels : c'est ce qu'on appelle le capital constant

- du **capital fixe** : machines, bâtiments, etc.

- du **capital circulant** constitué par l'ensemble des intrants (combustible, matières premières, huiles pour lubrifier les machines, etc.)

Le capital constant transfère une proportion + ou – importante de sa valeur aux marchandises mais n'en rajoute pas, c'est pourquoi il est qualifié de « constant ».

Le capital constant est constitué de travail cristallisé, accumulé dans les moyens de production matériels et déjà effectué, c'est du « travail mort ».

De la force de travail rémunérée par des salaires : c'est le capital variable

Marx, reprenant une idée déjà présente chez les économistes classiques, montre que le temps de travail est à l'origine de l'intégralité de la valeur et de son expression comptable, la valeur ajoutée. Or, les travailleurs travaillent plus de temps qu'il n'en faut pour produire la valeur de leurs salaires : ils sont à l'origine d'une valeur additionnelle, la **plus-value** (d'où le terme « variable »). La partie de la valeur ajoutée qui n'est pas versée aux travailleurs, crée pour le capitaliste un revenu : le profit, dont la valeur correspond à la plus-value créée par les travailleurs grâce

au surtravail. Le capital variable correspond au travail vivant mis en œuvre au cours de la production.

On peut donc aller plus loin et exprimer le taux de profit :

$$(A'-A)/A = Pl/K = Pl/(C+V)$$

On observe que plus Pl est élevé par rapport à C et V, plus le taux de profit est élevé. Mais il y a un problème : réduire la quantité de travail vivant pour réduire V risque aussi de réduire Pl, car c'est le travail vivant qui est à l'origine de la plus-value.

CONCLUSION : le taux de profit, régulateur central du capitalisme, dépend des proportions respectives de la plus-value, du capital constant et du capital variable. Il y a donc un lien entre la composition du capital et le taux de profit. Y a-t-il un lien entre les proportions de ces différents éléments composant le capital et le risque de blocage de l'accumulation lié à une possible diminution du taux de profit ?

Nous verrons dans la partie suivante que le comportement individuel des capitalistes, cherchant à maximiser leur taux de profit, peut conduire paradoxalement à une chute du taux de profit et à un blocage de l'accumulation.

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit : mise en évidence des tendances à la suraccumulation et aux crises de surproduction du capitalisme

Marx montre que la soif d'accumulation des capitalistes est à l'origine de tendances à la suraccumulation du capital et à la surproduction, provoquant une baisse du taux de profit. La baisse tendancielle du taux de profit est analysée dans le livre III du *Capital*, dans la section intitulée « loi de la tendance à la baisse du taux de profit ». On y trouve 3 chapitres :

- Chapitre XIII « Nature de la loi ».
- Chapitre XIV « Causes qui contrecarrent la loi ».
- Chapitre XV « Développement des contradictions internes de la loi ».

Il ne s'agit pas pour Marx de prophétiser un éventuel effondrement du capitalisme, mais de montrer qu'il existe des tendances réelles à la baisse du taux de profit qui n'exercent leurs effets dans la réalité phénoménale qu'en se confrontant à tout un jeu de contre-tendances. Il ne faut pas avoir une interprétation dogmatique de cette loi mais la penser dans son mouvement, de façon dialectique.

La suraccumulation trouve ses racines dans la façon dont les capitalistes font progresser la productivité via l'accumulation de moyens de production matériels.

Comme les capitalistes sont en concurrence entre eux, ils cherchent chacun de leur côté à accroître leur productivité en accumulant des machines et en remplaçant du travail vivant par du travail mort. Le raisonnement de chaque capitaliste est le suivant : si j'arrive à économiser du temps de travail, je peux produire plus de marchandises, moins cher, et augmenter ma marge.

Comme tous les capitalistes ont la même idée en même temps, ils accumulent des machines et licencient des travailleurs. Mais comme ils inondent le marché avec les marchandises produites, il se produit une tendance à la baisse des prix et les capitalistes ne peuvent rehausser leur marge. La masse de la plus-value par rapport aux capitaux investis diminue : on devrait donc logiquement observer une baisse du taux de profit et un ralentissement de l'accumulation au fur et à mesure de l'accumulation du capital.

La baisse du taux de profit est aggravée par la politique délibérée des capitalistes qui embauchent le moins possible pour empêcher l'augmentation des salaires. Cette stratégie permet de faire tendre le salaire vers le coût de la reproduction de la force de travail et de discipliner les travailleurs, sans cesse menacés du chômage. Mais cela comprime également la consommation, donc les débouchés des capitalistes.

La volonté d'embaucher le moins possible trouve ses limites durant les phases d'expansion, au cours desquelles les besoins en main d'œuvre augmentent. La pénurie relative de main d'œuvre pousse les salaires à la hausse, et incite les capitalistes à remplacer massivement le travail vivant par des machines, augmentant les risques que se manifeste au niveau macro-économique une suraccumulation de capital. On voit ici toutes les limites des solutions keynésiennes : augmenter la consommation ne saurait apporter de solution durable à un tel problème à long terme.

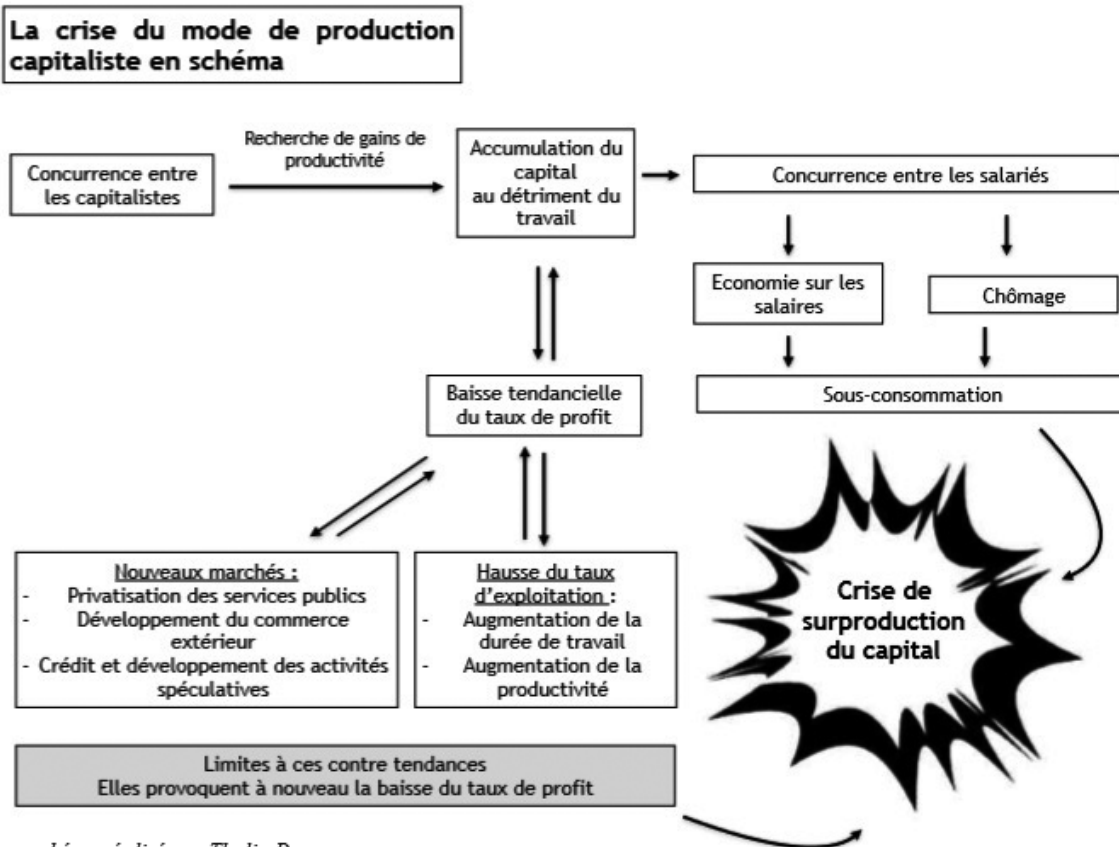
La tendance à la baisse du taux de profit peut s'expliquer schématiquement par l'augmentation de la composition organique du capital = $C/(Pl+V)$, qu'on peut exprimer en valeur (du point de vue des capitalistes) C/V . Au fur et à mesure que les capitalistes accumulent des moyens de production matériels et licencient des travailleurs, la masse des moyens de production matériels employés par rapport au travail vivant augmente. Comme seul le travail vivant est créateur de plus value, le taux de profit diminue.

La diminution du taux de profit conduit à un blocage de l'accumulation. Cela conduit à une dévalorisation du capital, qui peut prendre 3 formes :

- Mise en sommeil.
- Mise en fonctionnement avec un taux de profit réduit.
- Destruction de capital.

La dévalorisation d'une partie du capital permet une remontée du taux de profit et autorise un nouveau cycle d'accumulation.

CONCLUSION : En raison de la concurrence qu'ils se livrent, les capitalistes sont poussés à économiser au maximum le travail vivant et à accumuler toujours plus de moyens de production matériels pour accroître la productivité, tout en comprimant les dépenses destinées à rémunérer la main-d'œuvre. Cela est à l'origine d'excès périodiques d'investissement qui ne peuvent se réaliser à un taux de profit satisfaisant pour les capitalistes. La dévalorisation d'une partie du capital devient alors inévitable. Marx note que les crises de surproduction apparaissent périodiquement,



il les relie au cycle industriel. La destruction du capital excédentaire en fin de cycle autorise la relance d'un nouveau cycle d'accumulation dans des conditions identiques. Mais cela permet-il de régler durablement le problème de la suraccumulation ? On peut penser que non, au vu de l'existence de périodes durant lesquelles les difficultés économiques persistent et s'accumulent.

Suraccumulation-dévalorisation du capital et évolutions historiques du capitalisme

Comme mentionné en introduction, les crises ne sont pas simplement des moments ponctuels liés à la conjoncture. Elles peuvent correspondre à des **phases de difficulté longues**, qui mettent en cause le capitalisme dans sa structure et dans son fonctionnement. Prenons l'exemple de la situation actuelle : l'accumulation du capital a rencontré des obstacles manifestes à partir du début des années 1970, on n'a jamais retrouvé depuis les taux de croissance des « trente glorieuses ». Cela n'empêche pas que depuis les années 1980, on a vu se succéder plusieurs crises conjoncturelles entrecoupées par des périodes de reprise économique.

Dans les situations où la suraccumulation du capital ne peut être corrigée par une dévalorisation simple, il y a une **crise structurelle ou systémique** : le capitalisme est poussé à se transformer et à procéder à des **dévalorisations structurelles** du capital, à des transformations

novatrices. C'est donc sa propre structure qu'il est contraint de modifier pour permettre la reprise de l'accumulation et la remontée du taux de profit. Il peut donner lieu à la dévalorisation de certains types de capitaux, des dispositifs institutionnels peuvent être imaginés pour tenter de faire coïncider la production avec la demande solvable, etc.

Ce constat pousse à considérer le capitalisme non pas comme une structure figée, mais comme un système soumis à des transformations historiques, passé par un ensemble de **stades**, qu'on peut relier aux mouvements de l'accumulation. Il faut pour cela se jucher sur les épaules de Marx, mais aussi faire appel à des avancées théoriques et à des travaux empiriques postérieurs à Marx.

L'auteur pionnier ayant ouvert la voie à la compréhension des transformations du capitalisme et au passage d'un stade à l'autre est sans conteste Lénine. Dans sa célèbre brochure de vulgarisation de 1916 sur l'*Impérialisme*, il montre comment le **capitalisme concurrentiel libéral** existant au temps de Marx a cédé la place à un **capitalisme monopoliste** (impérialisme) à l'occasion de la longue dépression (fin XIX^e). Les gros capitalistes ont racheté les petits et/ou leur ont fait déposer le bilan, ils se sont organisés en cartels. On a eu une **dévalorisation structurelle de capital**, et des transformations de la structure économique permettant temporairement un relèvement du taux de profit. Dans *La Catastrophe imminente et les moyens de la conjurer* (1917), Lénine parle de **capitalisme monopoliste d'État** et montre comment la guerre a contribué à donner à l'État un rôle qualitativement nouveau dans la gestion de l'accumulation.

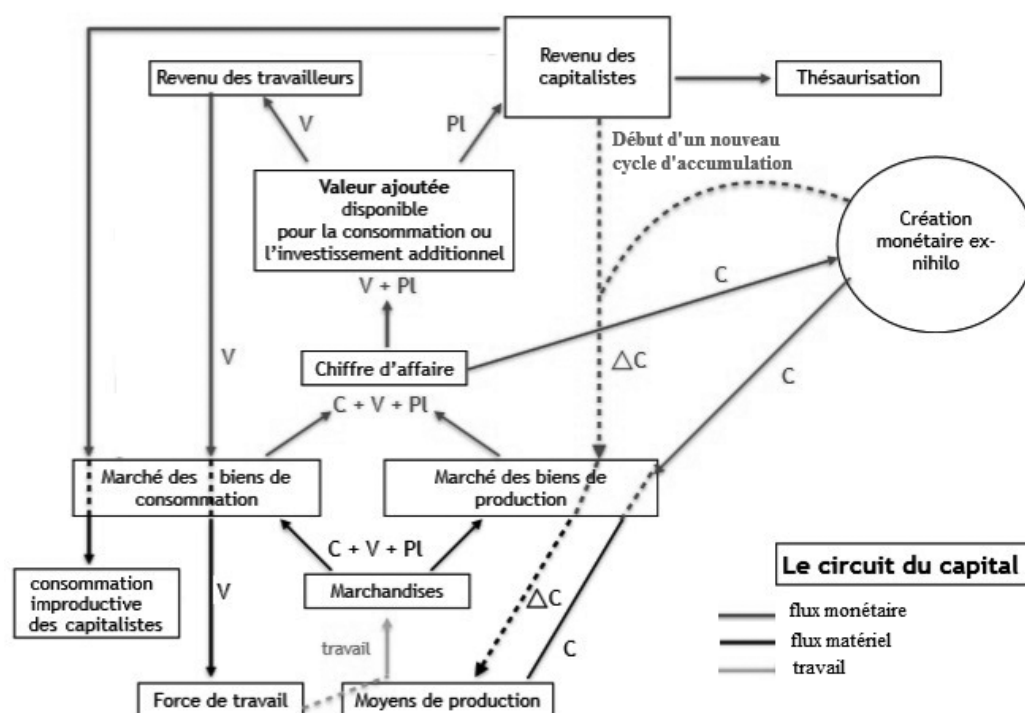
Citons également les avancées dans la compréhension des cycles du capitalisme dues aux analystes des cycles Juglar et Kondratiev :

- Un « cycle des affaires », décennal, le Juglar : corrélé *grasso modo* au cycle du crédit et au cycle industriel.
- Un cycle s'étendant sur 50 ans environ, le Kondratiev : il s'ouvre sur une période d'innovations techniques et institutionnelles, sa fin correspond à un blocage durable, à une longue période de difficultés avec nécessité de transformations systémiques, troubles politiques. On peut, pour mieux comprendre de quoi il retourne, citer Marx : « à un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une période de révolution sociale. » (*Contribution à une critique de l'économie politique*).

Pour conclure sur ce point, on peut dire que quand la suraccumulation devient durable (fin de cycle Kondratiev) s'ouvre une période où les luttes sociales et

politiques, la créativité humaine devient prépondérante pour permettre un « redémarrage » du système dans des conditions renouvelées.

CONCLUSION : La suraccumulation de capital peut atteindre un tel degré qu'elle est à l'origine de périodes longues de difficultés nécessitant des changements de la structure même du capitalisme et des innovations radicales (techniques et institutionnelles) permettant de sortir d'une période de stagnation. La théorie de la suraccumulation-dévalorisation, élaborée à partir des apports novateurs de Marx et de Lénine par Paul Boccara, et prolongeant notamment les idées contenues dans le chapitre XV du livre III du *Capital* et dans les écrits tardifs de Lénine, nous donne des clés pour penser l'évolution historique du capitalisme et ses stades successifs, en mettant l'accent sur les blocages de l'accumulation et les moyens mis en œuvre pour les surmonter.



CONCLUSION GENERALE : Nous avons identifié à partir de Marx 4 sources potentielles de crises du capitalisme :

- Les échecs de la coordination marchande, avec une possibilité de non-coïncidence entre production de valeurs d'usage et besoins de consommation.
- La disproportion entre branches, liée à un excès d'investissement dans certains domaines et au sous-investissement dans d'autres.
- La sous-consommation et l'évolution erratique des salaires.
- La suraccumulation de capital menant in fine à la baisse du taux de profit.

Ceci étant, on peut se demander si les mutations du capitalisme survenues après Marx (monopolisme, développement d'institutions régulatrices nouvelles...) n'ont pas profondément transformé son fonctionnement d'ensemble.